

Bauer, Yehuda. *The Holocaust in Historical Perspective*. Seattle University of Washington Press, 1982, 190 p.

Frédéric Seager

Volume 14, Number 2, 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701518ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701518ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Seager, F. (1983). Review of [Bauer, Yehuda. *The Holocaust in Historical Perspective*. Seattle University of Washington Press, 1982, 190 p.] *Études internationales*, 14(2), 376–378. <https://doi.org/10.7202/701518ar>

titutionnels et s'affirme la volonté politique correspondante. Au contraire, Lester Brown fonde son pessimisme sur la destruction du potentiel agricole, dont la cause fondamentale n'est autre que le surpeuplement. Borlaug (père de la révolution verte) reprend plus nettement encore ce thème néo-malthusien dans la section 2, consacrée aux sources potentielles de production agricole. Pour ce grand technocrate, le problème agricole est affaire de capitaux, de techniques sophistiquées, d'inputs de pesticides et d'engrais, etc., mais les problèmes des rapports de force à l'intérieur du monde rural et de ce monde avec le reste ne méritent pas la mention, étant sans doute hors sujet, contrairement au problème suscité par le « population monster » qui menace le succès du l'oeuvre des technocrates du développement.

À la section 3, réservée à la dynamique du développement agricole, figure peut-être la meilleure conférence, celle de l'Égyptien Sayed Marei sur l'agriculture en transition, qui dépasse le simplisme de l'équation population-subsistances et amorce, bien que trop timidement, le problème de l'impact des structures socio-politiques. Dans la même section, Gale Johnson passe en revue six conditions de l'accroissement de la production agricole, mais en exclut la réforme agraire qui, selon lui, n'a pas pu prouver sa capacité en la matière et comporte trop de coûts mal évalués pour que le gouvernement américain la recommande. C'est sans doute l'insistance au moins symbolique du gouvernement Reagan en faveur de la réforme agraire au Salvador qui est cause de la guerre civile dans ce pays? Les six ingrédients de la stratégie de croissance agricole rapide présentés par Mosher ne tiennent pas compte non plus du contexte socio-politique, qui en conditionne pourtant la viabilité.

La section 4 relative au rôle du commerce et des investissements, comprend une analyse du Tokyo Round par McDonald et un texte de Goldberg qui sent le plaidoyer pour une plus grande collaboration entre gouvernements et grandes coopératives privées des États-Unis et d'autres pays riches en vue de leur implication accrue dans l'« agribusiness »

à l'échelle mondiale selon le credo du parfait libre-échange. En d'autres mots, un seul ring pour boxeurs de toutes catégories réunies! C'est une manière de donner raison à l'avance à Morton Sosland qui, dans la section finale sur « les conséquences pour les États-Unis », regrette le manque de cohérence des politiques agro-alimentaires de ce pays et invite son gouvernement à encourager la mondialisation du secteur agro-alimentaire sous sa bienveillante supervision. En somme, puisque Steven Muller rappelle que le problème alimentaire mondial est inséparable de celui de la sécurité des États-Unis, les parlementaires américains auront sans doute compris que le meilleur moyen d'assurer la paix dans le ring est pour le champion mondial des poids lourds d'organiser et d'arbitrer les Jeux mondiaux de la boxe tout en y participant.

À défaut d'avoir le loisir et la capacité linguistique de lire « Les sillons de la faim » de Berthelot et de Ravignan, recensés précédemment dans cette revue, ils devraient se familiariser avec les écrits de Susan George. Il est vrai, hélas, que les puissants ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre.

André LUX

*Département de sociologie
Université Laval*

HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES

BAUER, Yehuda. *The Holocaust in Historical Perspective*. Seattle University of Washington Press, 1982, 190 p.

S'il est interdit aux historiens de faire de la morale, ils n'ont pas le droit d'y être indifférents. Devant une tragédie aussi monstrueuse que le massacre de six millions de Juifs européens pendant la Seconde Guerre mondiale, les professionnels de la science historique sont désarmés. Ils ont beau raconter les événements dans les moindres détails (aidés en cela par l'abondante documentation

nazie capturée par les Alliés en 1945), ils n'arrivent toujours pas à en saisir le sens. Seuls quelques théologiens, tels que Roy Eckhardt, Franklin Littell et Rosemary Ruether, ont tenté jusqu'ici de tirer une leçon morale de la catastrophe. Yehuda Bauer, directeur de l'Institut du judaïsme contemporain de l'Université hébraïque de Jérusalem, cherche à combler l'écart entre les deux disciplines. Les quatre articles qui composent ce volume, petit mais dense, montrent les difficultés d'une telle entreprise.

L'auteur insiste sur le terme « holocauste », de préférence à « génocide », qui est plus ancien, pour qualifier l'expérience. Les Nazis, instigateurs du massacre, étaient mûs par des sentiments quasi-religieux. Leur idéologie s'appuyait « très fortement sur la théologie chrétienne. » (page 32) Pourtant, le professeur Bauer ne fait aucune analyse sérieuse de l'antisémitisme nazi; il s'intéresse peu aux raisons qui ont pu motiver Hitler et ses comparses à commettre un tel crime. À ses yeux, le chef du Troisième Reich fut un démon (pages 41 à 43), et on n'analyse pas un démon – on l'exorcise.

L'essentiel du livre ne porte donc pas sur les responsables directs du meurtre, mais sur les complices: tous ceux – et ils étaient légion – qui ont laissé faire les Nazis. « Le monde civilisé chrétien était-il le gardien de son frère juif? » demande l'auteur. « Sinon, pourquoi pas? » (page 5) Il est malheureusement plus aisé de répondre à la première partie de la question qu'à la seconde. Peu de chrétiens, en effet, ont essayé de sauver leurs concitoyens juifs du désastre. Les exceptions, et Bauer n'en oublie aucune, viennent surtout du milieu protestant: le peuple danois, le pasteur français Marc Boegner et plusieurs de ses ouailles, sans négliger la petite communauté baptiste de l'Ukraine, qui voyait dans les Juifs l'incarnation moderne de l'*Agnus Dei*.

La plupart des chrétiens d'Europe acceptaient l'extermination des Juifs dans un esprit d'indifférence, voire de complaisance. La théologie chrétienne avait « préparé le terrain » (page 46) en créant des « stéréotypes... des Juifs comme symboles du diable » (page 8). En Ukraine, les Juifs durent affronter

« l'antagonisme religieux pluriséculaire » (page 61) de la population orthodoxe, tandis que le clergé catholique de Pologne continuait d'insister sur le rejet du Sauveur par les Juifs (page 53). Pressé d'intervenir en faveur des enfants juifs de Slovaquie qui allaient être déportés, le nonce pontifical de Bratislava répliqua: « Il n'y a pas de sang d'enfants juifs innocent. Tout sang juif est coupable. » (p. 75)

Que la judéophobie domine les sociétés encore moyenâgeuses d'Europe centrale et orientale est déjà grave. La complicité indirecte des démocraties occidentales est proprement scandaleuse. L'article le plus long et le plus détaillé du livre porte sur la mission de Joël Brand, qui fut chargé par Eichmann en mai 1944 de négocier un curieux troc avec les Alliés occidentaux: contre dix mille camions et certains médicaments, les Nazis libéreraient un million de Juifs qui n'avaient pas encore été déportés. La manœuvre était transparente: l'échange camions-Juifs devait conduire à une paix séparée, et les Anglo-Américains n'étaient pas dupes. Mais leur refus de négocier n'était pas basé uniquement sur des considérations d'ordre stratégique: au cabinet britannique on exprima la crainte que l'Allemagne ne profite d'un tel accord pour « décharger » d'autres Juifs sur les Alliés. (p. 132). Pourtant, selon l'auteur, il n'était point nécessaire d'aller au bout des négociations pour sauver des Juifs; il eût suffi que les gouvernements britannique et américain acceptent de négocier pour faire ralentir la machine infernale de l'extermination jusqu'à la libération complète de l'Europe. Ce ne fut pas Brandt qui a échoué, conclut-il, mais bien l'Occident.

L'inaction des Anglo-Américains devant le massacre demeure pour le professeur Bauer le problème central. « Les Alliés occidentaux, » affirme-t-il, « menaient la guerre pour la décence, pour la liberté... et pour défendre certaines valeurs morales... » (page 86). C'est pourquoi il trouve « étrange » que le gouvernement américain n'ait pas donné suite à la requête, formulée par un rabbin slovaque et reprise par plusieurs organismes juifs, de bombarder la voie ferrée qui menait à Auschwitz, ainsi que le camp lui-même. (page 139).

Hélas, l'auteur se méprend sur les buts de guerre des Alliés, qui se battaient bien plus *contre* l'hégémonie allemande en Europe que *pour* des valeurs morales. Comme l'effort de guerre engageait toute la population des pays démocrates, et comme cette population était loin d'être judéophile (voir page 80), il ne fallait surtout pas lui donner l'impression qu'elle faisait la guerre pour les Juifs.

Il est peut-être normal qu'un Israélien, aux prises avec l'hostilité des peuples arabes, s'identifie à l'Occident – « notre civilisation » (page 1) Pourtant, la religion dominante de l'Occident est le christianisme, non le judaïsme. Adolf Hitler avait été élevé dans la foi catholique et adorait sa mère, qui demeura pratiquante toute sa vie. Himmler était un ancien militant des jeunesses catholiques. Eichmann venait d'une famille protestante très pieuse. Hoess, le commandant d'Auschwitz, était un ancien séminariste qui s'était destiné originellement à la prêtrise. Au lieu de considérer les Nazis comme des démons, il serait peut-être plus juste de voir en eux les représentants, somme toute assez typiques, d'une civilisation devenue malade. Devant une telle problématique, certains théologiens chrétiens semblent mieux comprendre le sens de l'holocauste que les historiens juifs.

Frédéric SEAGER

Département d'histoire
Université de Montréal

INSTITUT UNIVERSITAIRE de HAUTES
ÉTUDES INTERNATIONALES – *L'historien
et les relations internationales. Recueil
d'études en hommage à Jacques Freymond* – Genève, Institut Universitaire de
Hautes Études internationales, 1981, 550
p. (Textes réunis par S. Friedländer, H.
Kapur et A. Reszler).

La nature de ce genre d'ouvrages crée toujours un double problème pour le recenseur. D'abord il s'agit d'un recueil, ce qui exige que l'on donne une idée de la variété de son contenu, sans pour autant s'attarder sur chacune des contributions. Or, en règle générale, les auteurs de ces recueils écrivent leur

article seuls, sans se consulter. Ensuite et par surcroît, ce recueil s'agence autour d'un éminent collègue, afin de lui rendre hommage au moment où il s'apprête à prendre sa retraite. Il s'agit donc, au-delà du coup de chapeau donné à celui qui s'en va – tout en étant encore et bien en vie et relativement jeune (70 ans) – d'essayer de découvrir ce qui dans le recueil a de commun avec la discipline scientifique et la méthode du maître.

Enfin, une fois que le soussigné mandarin aura décrit un ouvrage aussi composite, rédigé par un aréopage de mandarins, en l'honneur d'un autre mandarin, selon un cérémonial digne de la Chine impériale, il lui faudra encore ne pas manquer de suivre le grand ancêtre Lucien Febvre qui, comme le remarque le professeur Aguet dans son article, disait que dans un compte rendu, « il s'agissait beaucoup moins pour moi – comme toujours – de juger un livre que de plaider une cause. Juger, je déteste ce mot: l'historien n'est pas un juge d'instruction; il est un interprète. Un homme qui ayant compris quelque chose, le fait comprendre à autrui » (p. 7).

Donc essayons d'abord de « saisir » ce fort volume, publié par l'Institut dont Freymond fut le directeur de 1955 à 1978 et qui contient 546 pages, 32 contributions rédigées par 29 professeurs d'Université, 2 archivistes, un écrivain et un ambassadeur, ainsi qu'un *curriculum vitae* de Jacques Freymond. Trois de ces professeurs qui ont été chargés de réunir les textes, les ont répartis sous trois rubriques: 13 textes sous le titre, « Réflexions sur l'histoire et les relations internationales », 15 sous « Études historiques » et 4 sous « Problèmes contemporains ». Le vague des deux derniers titres indique bien l'embarras des responsables devant ce recueil disparate. La langue choisie a été d'abord le français – 25 contributions – puis l'anglais – 6 contributions – enfin l'allemand, une contribution. Étant donné la nationalité suisse de Freymond, ainsi que ses attaches de longue date avec la France et J.-B. Duroselle, il n'est pas étonnant que les auteurs viennent surtout de Suisse (19) et de France (8). La présence de deux Américains est aisément explicable par le fait que Freymond – comme Duroselle – avait fait le